LE QUESTIONNEMENT ÉTHIQUE CHEZ HENRY BAUCHAU : LE GESTE LAPIDAIRE

Corina BOZEDEAN[1]

Abstract

In Henry Bauchau's work, the lapidary gesture, constantly invoked as a sign of violence, is invested with a double meaning: the displacing force of the real paradoxically stimulates the capacity of the Self to crystallize. Thus, its constitutive elements, namely rupture and annihilation, actually contain the seeds of a profound inner reconfiguration.

Keywords : stone, violence, relationship, hope, humanity

Dans l'univers imaginaire d'Henry Bauchau, au cœur d'une réalité hostile et menaçante, le geste lapidaire devient un des gestes paradigmatiques. De nombreux épisodes rendent compte de ce que la pierre est dans le contexte de la guerre l'arme du combat par excellence. Ainsi, dans un épisode du *Régiment noir*, le personnage de Ti-Kou apparaît avec « une hache de pierre, d'une forme si cruelle que Johnson, en la voyant, ne peut s'empêcher de reculer » (*RN*, p. 164). À son tour, Pierre trouve sur la route un tas de pierres, qu'il fait dégager par ses soldats, et qui recouvrent « un squelette qui manque de tête et que l'on a fait éclater en laissant tomber sur elle une pierre très lourde » (*RN*, p. 255). Dans *Antigone* la violence de la lutte est suggérée à travers l'image de la pierre lapidaire : « de tous côtés des flèches, des pierres » (*A*, p. 237), « la pierre écrase deux cavaliers » (*A*, p. 227), « les pierres commencent a fuser de partout […], s'écrasent sur le mur », des pierres […] frappent encore (*A*, p. 192), « une grêle de pierres s'abat sur nous, suivie de flèches (*A*, p. 290). La répétition du mot « pierre » crée l'impression d'une menace croissante, de l'impossibilité d'échapper au débordement de violence. Un des poèmes manuscrits parle du front de l'ennemi « brisé sur la pierre » et du sang horrible qui « rougit la terre »[2]. Le même thème est repris dans le poème *La prière d'Ibrahim*, en assignant ainsi à la pierre le rôle de traduire non seulement le conflit entre le moi et le monde, mais aussi la relation violente entre les humains : J'ai nommé mes amis avec des coups de pierre. / Mais quand il a roulé brûlant dans la poussière/ L'enfant sombre qui saigne est l'élu, mon égal (*PC*, p. 25).

Emblématique dans ces vers est le rapport entre pierre et prière, entre nomination et lapidation. Comme l'observe Myriam Watthee-Delmotte, il serait difficile d'y lire une

[1] Asistent univ.drd., Universitatea „Petru Maior" din Târgu-Mureş

[2]Poème reproduit par MyriamWatthee-Delmotte dans *Henry Bauchau dans la tourmente du XXe siècle. Configurations historiques et imaginaires,* sous la direction de Geneviève Duchenne, Vincent Dujardin, MyriamWatthee-Delmotte Bruxelles, Le Cri, 2008 *op. cit.,*, p. 139.

BDD-A3059 © 2011 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:29 UTC)

prière autrement qu'une interrogation qui vise l'incertitude de l'avenir[3]. Si la logique de l'allusion religieuse est celle du contre-emploi, comme le remarque la critique, on pourrait dire que les rapports antinomiques indiquent une relation entre être et non-être. Par rapport à la prière qui représente un repli sur soi, l'affirmation d'une présence à soi, ou au nom qui sert à faire exister la personne, à structurer et contrôler les modes relationnels[4], la pierre lapidaire ne fait que fragiliser et anéantir l'empreinte humaine dans le monde. La tension entre organique (le sang) et inorganique (la pierre), confirme la limite fragile entre être et non-être, dans un réel qui menace constamment l'intégrité. La même limite fragile se donne à lire entre agresseur et agressé (qui est un « ami », un « égal », ce qui radicalise une vision du monde dominée par l'absurde. La souffrance et la défaite de l'autre qui ne fait que renvoyer une image de sa propre souffrance.

Ce rapport d'égalité, établi entre agresseur et agressé, indique également un rêve d'humanité, hérité peut-être d'une éducation catholique, qui prône un appel à la non-violence, à la compréhension et à la paix, en contrepoint à la haine avérée dans de nombreux épisodes de lapidation: Œdipe et ses compagnons de route « sont arrêtés par une grêle de pierres qui les frappe avec une précision redoutable » (*OSR*, p. 42), chantant devant les portes de Thèbes, les habitants de la cité « jettent de la terre et des cailloux dans sa direction « (*OSR*, p. 251), lorsque Clios fait voir : « nous avons échappé à la peste, mais à leurs pierres nous n'échapperons pas » (*OSR*, p. 252).

La lapidation pose le problème de la violence et de l'autre, par rapport auquel le sujet essaie de se situer. Si elle représente une manière de laisser déchaîner la violence, la lapidation devient aussi une manière de la nier, une invitation à réfléchir sur ses actions et leurs conséquences. Les paroles de Jésus relatives à la lapidation de la femme adultère, transcrites dans une page de journal, sont plus que suggestives à cet égard : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre » (*JA*, p. 318).

La manifestation violente à l'intérieur d'une réalité brute recouvre une double dimension. René Girard souligne dans *La violence et le sacré*[5] que la violence se trouve à l'origine des mythes et de la religion, de tout ce qui fonde une société. Si la violence est donc fondatrice d'une civilisation, elle ne l'est pas seulement d'une collectivité : « il est possible que la violence soit fondatrice du sujet dans certaines expériences »[6].

Chez Henry Bauchau, le geste lapidaire atteste un questionnement ontologique et éthique. L'évidence qui s'impose dans toutes les scènes de lapidation, est que la pierre de lapidation revient toujours comme un boomerang de l'agressé vers l'agresseur. Par exemple, Polynice a agressé un jour son jumeau et l'a fait tomber. Étourdi par la chute, Etéocle a saisi une pierre et l'a jetée à la tête de Polynice qui, surpris par la rapidité de la manœuvre, s'est baissé trop tard et a été atteint au font, et s'est écroulé sur le sol.

[3] Myriam Watthee-Delmotte, *Littérature et ritualité. Enjeux du rite dans la littérature française contemporaine,* « Comparatisme et société », n° 11, Bruxelles, Peter Lang, 2010, p. 103.
[4] Voir à cet effet Karl Abraham, *La force déterminante du nom* dans *Œuvres complètes I 1907-1914*, Paris, Payot, 1965.
[5] René Girard, *La violence et le sacré,* Editions Bernard Grasset, « Pluriel », Paris, 1972.
[6] René Girard (sous la direction de), *Violences d'aujourd'hui violences de toujours, textes des conférences et des débats*, Lausanne, Editions L'Âge d'homme, 2000, p. 104.

BDD-A3059 © 2011 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:29 UTC)

On voit aussi Antigone répondre à la violence des agresseurs par sa propre violence. Elle utilise la pierre en tant qu'arme de défense et fait de la lapidation le geste nécessaire à la survie : « je cours, je ramasse une pierre, je la lance au charognard », « je ramasse encore une pierre pour les chiens et le pire d'entre eux: Créon » (*A,* p. 266). Le geste de lapidation revêt donc une double signification, il traduit la menace de la mort, mais aussi la capacité de s'opposer à la mort. Il renvoie à la pierre que l'on a en soi, à la capacité d'activer sa force de résistance, qu'on peut lire dans un passage de Stendhal cité par Bauchau dans son journal du 13 avril 2003: « Lorsque le malheur arrive, il n'y a qu'un moyen de lui casser la pointe, c'est de lui opposer le plus vif courage. L'âme jouit de sa force et la regarde au lieu de regarder le malheur et d'en sentir amèrement tous les détails » (*PI*, p. 78). Ceci n'est pas sans rappeler quelques vers de Jaccottet, qui affirme sa résistance face aux blessures infligées par le temps : « Lapidez-moi encore de ces pierres du temps / qui ont détruit les dieux et les fées / que je sache ce qui résiste à leurs parcours et à leur chute »[7].

L'appel de la pierre, au-delà de son caractère agresseur, pourrait être le prétexte d'un questionnement éthique, en relation avec la morale du Talion, comprise non littéralement, mais comme exigence de punir le coupable, de faire cesser l'injustice. La révolte d'Orion (« Qu'on ne fasse pas d'injustice ») ou celle d'Antigone (« Il y a trop ! Trop d'injustices, trop de malheur » - *VBP*, p. 59) sont plus que suggestives pour le rappel à l'ordre et l'exigence éthique de vérité. On pourrait y reconnaître l'injustice et l'humiliation dont Henry Bauchau a subi l'expérience après la guerre quand il a été mal jugé pour son action dans le cadre du Service des Volontaires du Travail pour la Wallonie et qu'on lui a demandé de présenter sa démission en tant qu'officier. Ceci a provoqué en lui une grande déception qui l'a conduit finalement à l'exil en Suisse et en France[8].

À côté de la loi du pardon, héritée de la tradition catholique, celle du Talion s'inscrit dans l'éthique bauchalienne comme une résistance à l'injustice par le cri d'indignation et de révolte. Face à un civisme aveugle, Henry Bauchau interroge la légitimité de la loi par rapport à la conscience. Jean-Yves Carlier a d'ailleurs relevé cet aspect, ancré dans la formation de juriste de l'écrivain, qui fait d'Antigone la figure emblématique de cette contestation. Elle dénie le droit réel de l'édit de Créon au profit d'une loi négociée au sens d'une humanité, où l'objection concéderait « de s'habiter pour habiter le monde en paix »[9]. La révolte contre l'absurdité civique affirme la prééminence du droit subjectif, des lois du sang, comme on peut le lire aussi dans la nouvelle *L'enfant de Salamine :* « elle consacrait ses forces à défendre les droits sacrés qui sont […] inscrits dans le ciel et supérieurs aux décrets éphémères des cités et des rois » (*VBP*, p. 79).

---

[7] Philippe Jaccottet, *À la lumière d'hiver*, précédé de *Leçons et de Chants d'en bas*, Paris, Gallimard, 1977, p.80.
[8] Pour une étude détaillée de cet aspect de la biographie d'Henry Bauchau voir Myriam Watthee-Delmotte (sous la direction de), *Bauchau avant Bauchau, En amont de l'œuvre littéraire*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2001 et Geneviève Duchenne, Vincent Dujardin, MyriamWatthee-Delmotte (sous la direction de), *Henry Bauchau dans la tourmente du XXe siècle. Configurations historiques et imaginaires*, *op. cit.*
[9] Jean-Yves Carlier, « L'étoile Bauchau, de l'objection poétique à l'objectivation juridique » dans *Henry Bauchau, écrire pour habiter le monde,* sous la direction de Catherine Mayaux et Myriam Watthee-Delmotte, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 2009, p. 376.

BDD-A3059 © 2011 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:29 UTC)

Antigone affronte un civisme rigide dont l'image emblématique sont les juges réduits à la condition de « grandes statues de pierre » (*A*, p. 277). Elle ne cherche pas à convaincre, elle affirme une conviction qui lui vient de la terre, à travers le corps qui sait, « bien avant [elle] ce qu'il faut faire » (*A*, p. 281). Jetée à genoux, le front sur le sol, Antigone « extrait de la terre » (*A*, p. 281) le formidable non qui remonte à une humanité antérieure à celle de Thèbes, inscrite dans la matière du monde :

> Je ne refuse pas les lois de la cité, ce sont des lois pour les vivants, elles ne peuvent s'imposer aux morts. Pour ceux-ci il existe une autre loi qui est inscrite dans le corps des femmes. Tous nos corps, ceux des vivants et ceux des morts, sont nés un jour d'une femme, ils ont été portés, soignés et chéris par elle. Une intime certitude assure aux femmes que ce corps, lorsque la vie les quitte, ont droit aux honneurs funèbres et à entrer à la fois dans l'oubli et l'infini respect. Nous savons cela, nous le savons sans que nul ne l'enseigne ou l'ordonne (*A*, p. 279).

Le droit ne tient pas de la loi civile, mais de la conscience qui refuse toute forme d'institutionnalisation. En disant non à la loi de Thèbes, Antigone dit oui à la loi du cosmos, qui exige de rendre au ventre de la terre ses morts, et à la loi humaine qui la pousse à accepter sa mort dans la grotte. La loi de l'amour proférée par Antigone, à travers son épouvantable cri, a la force d'«ébranler les murs du tribunal et faire s'écrouler sur [Créon] ce monument d'iniquité » (*A*, p. 282).

Le cri est une manière de se délivrer du chagrin ; la force physique accompagnée du cri renvoie aux arts martiaux par le fait qu'il focalise la totalité des énergies, à la fois mentales et physiques, canalisées vers le but. Il s'agit d'absorber la violence de l'adversaire pour la lui renvoyer. C'est la parfaite union du corps et de l'esprit des arts martiaux dont le principe fondamental consiste selon Roland Habersetzer dans « l'interdiction de ne faire usage de son 'arme' qu'en défense et toujours avec un contrôle physique et mental interdisant d'aller au-delà du strict nécessaire pour arriver à cette seule fin »[10]. C'est en ce sens qu'on comprend Antigone-Thèbes, « la cité du cœur » en opposition à « la cité de pierre » (*OSR*, p. 252). La pierre lapidaire est à la fois affirmation de la mort et de la vie, comprise dans le sens où la réalité précaire ouvre vers des potentialités, la violence de l'autre exhibe les énergies qu'on contient en soi. On pourrait rappeler en ce sens la scène où Pierre, face à la menace de Ti Kou, pousse un « long cri modulé », et réussit à immobiliser l'indien qui « s'écroule écumant sur le sol » (*RN*, p. 166) ou les clameurs des soldats « cassées par le cri de guerre des Noirs », l'interminable cri qui « brise les genoux », et « suscite d'étranges mouvements tout le long de [la] colonne vertébrale (*RN*, p. 231).

L'éthique de l'acte lapidaire, tel qu'il est conçu par Henry Bauchau, est celle de faire face à la réalité extérieure par la force intérieure, tout comme Œdipe n'est pas brisé par le coup de pierre, mais c'est lui qui brise la pierre, par un terrible cri surgi de ses profondeurs : lapidé aux portes de Thèbes, Œdipe « pousse un cri, la pierre éclate en l'air avec un bruit affreux. Les débris retombent aux pieds du lanceur » (*OSR*, p. 252).

[10] Roland Habersetzer, *Tengu-no-michi : ma voie martiale*, Paris, Editions Amphora, 2007, p. 81.

BDD-A3059 © 2011 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:29 UTC)

La réalité disloquante a ceci de paradoxal qu'elle favorise la cristallisation de l'individu, qui, sous l'effet de la menace, devient une entité compacte, à même d'opposer sa résistance. Ainsi, on peut observer dans *Le boulevard périphérique,* comment sous l'effet des pierres de l'ennemi, les voix des femmes fusionnent dans un cri unique, dont la force sidérante est vouée à affronter l'ennemi.

La fusion du multiple dans un seul cri affirme non seulement la solidité acquise, mais aussi la nature humaine et universelle de l'individu, qui dépasse toute appartenance sociale ou culturelle, comme un autre paragraphe le suggère : « On s'est retrouvées toutes entre les Allemands et nos hommes. On protégeait les Allemands contre les boulons et nos hommes contre les balles. Des deux côtés il fallait qu'ils risquent de nous blesser ou de nous tuer s'ils voulaient s'attaquer les uns les autres» (*BP*, p. 43). Les femmes défendant à la foi l'ami et l'ennemi, redit la confiance d'Henry Bauchau dans une vérité fondamentale, qui serait celle de l'amour et de la solidarité humaine. Comme l'a signalé aussi Odile Cornuz[11], le cri a la force de méduser et transformer ceux qui en subissent l'effet, à tel point qu'il arrive à changer le cours de l'histoire. Autrement dit, on peut observer qu'il y a un rapport bidirectionnel entre l'individu et la société : si la société détermine et conditionne l'individu, l'individu peut à son tour déterminer la société par son comportement et par sa parole qui, même inarticulée, a la force d'un véritable acte.

Le renversement de l'investissement métaphorique de la pierre, qui de l'objet menaçant se fait l'outil de la défense, voire de la contre-attaque, attire l'attention sur le caractère paradoxal de la guerre. Les données qu'elle reflète, à savoir la rupture, l'absence de communication et la violence, contiennent des germes pour une reconfiguration de soi. La violence du réel ou de l'autre cristallise les forces dispersées du moi et les transforme dans une matière résistante. Significative en ce sens est la scène où la précarité physique de Pierre regagne son intégrité justement sous l'effet de la menace. Lorsque le docteur Dek essaie de voler le collier de Pierre, qu'il croyait mourant, la déchirure physique du blessé s'avère une faille, « un passage de plus en plus large » (*RN*, p. 199), nécessaire à l'émergence de la colère : ses yeux s'animent brusquement et fixent le docteur, tandis qu'à travers ses dents surgit une voix qui ressemble « au grincement de deux morceaux de fer » (*RN*, p. 199), dont la force a un effet sidérant sur le docteur, choqué par cette stupéfiante résurrection.

Le sentiment d'angoisse est paradoxalement accompagné par une sorte d'exaltation et volonté d'action. Plongé dans la matière hostile du monde, l'homme affecte la défaite, mais aussi un renouement avec soi par le biais de la violence même, qui active ses forces cachées. En ce sens, la dénonciation du tragique ne correspond pas à son rejet, mais à son acceptation comme partie inhérente au monde. En convertissant la pierre de l'agresseur en objet de défense, l'homme s'approprie la matière de soi et du monde. Être frappé par la pierre signifie être frappé par la réalité du monde, nécessaire à l'émergence de la conscience individuelle. La vie apparaît comme une suite de violences subies et infligées,

[11] Odile Cornuz, « L'écriture du cri chez Henry Bauchau » dans la *Revue internationale Henry Bauchau. L'écriture à l'écoute*, no. 3, *op. cit.,* p. 160.

BDD-A3059 © 2011 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:29 UTC)

où la violence devient libératrice en ce qu'elle aide à préserver du désespoir et à activer sa force combattive, dans le sens que lui confère Emanuel Lévinas : « la violence ne consiste pas tant à blesser et à anéantir, qu'à interrompre la continuité des personnes, à leur faire jouer des rôles où elles ne se retrouvent plus, à leur faire trahir, non seulement des engagements, mais leur propre substance »[12]. Cette définition surprend bien le sens que la notion de violence reçoit chez Henry Bauchau : elle est une manière de ramener l'homme à lui-même par les ruptures transformatrices qu'elle engendre.

D'ailleurs, la psychanalyste de l'écrivain ne promettait-elle pas que « la colère veut dire espérance » (*PC*, p. 196) ?

Bibliographie selective de l'œuvre d'Henry Bauchau :

Le régiment noir, (*RN*), [Paris, Gallimard, 1972], Bruxelles, Labor, 1992 ;
Œdipe sur la route, (*OSR*) Arles, Actes Sud, « Babel », [1990] 1992 ;
Les vallées du bonheur profond, (*VBP*), Arles, Actes Sud, « Babel », 1999 ;
Journal d'Antigone (1989-1997), (*JA*), Arles, Actes Sud, 1999 ;
Antigone, (*A*)[Arles, Actes Sud, 1997], Paris, J'ai lu, 2001 ;
Le Présent d'incertitude. Journal 2002-2005, (*PI*), Arles, Actes Sud, 2007 ;
Le boulevard périphérique, (*BP*), Arles, Actes Sud, 2008 ;
Poésie complète, (PC), Arles, Actes Sud, 2009.

[12] Emmanuel Lévinas, Préface à *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité,* « Biblio essais », Paris, Kluwer Academic, 1996.

BDD-A3059 © 2011 Universitatea Petru Maior
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:29 UTC)